

## LES ESCARGOTS SYMPATHIQUES ET LE RAT À TROMPE

### De quelques mystifications savantes au XIX<sup>e</sup> siècle

Anne-Gaëlle Weber

Université d'Artois, Textes et Cultures (EA 4028)

Les mystifications ne sont pas chose nouvelle au XIX<sup>e</sup> siècle et Jacques Finné, dans *Des mystifications littéraires*, a déjà souligné combien les mystificateurs avaient fait école dès le XVII<sup>e</sup> siècle pour trouver, dans les salons du XVIII<sup>e</sup> siècle en particulier, un cadre privilégié<sup>1</sup>. Si le processus qui consiste à se jouer de la naïveté d'un tiers pour ensuite révéler au grand jour la crédulité dont il a fait preuve ne connaît pas au siècle suivant, de changement de nature, il subit cependant un changement d'échelle qui n'est pas sans conséquence sur sa portée. La presse à grand tirage offre en effet au mystificateur un accès à un public beaucoup plus large que celui des salons ; elle lui permet non seulement de mystifier le lectorat dans son ensemble en le prenant au piège de sa propre naïveté mais aussi de révéler au grand jour et publiquement l'incompétence de celui qu'on a entrepris de mystifier.

Ne sont plus simplement en jeu alors de simples querelles d'érudits ou de mauvaises et méchantes plaisanteries ; le mystificateur se saisit des organes de presse pour affirmer et asseoir sa propre autorité contre celle de ses victimes. Lorsque la mystification se moque d'un savant reconnu ou lorsqu'elle use d'un discours réputé savant pour faire admettre au public la réalité d'une invention ou d'une théorie extravagante, le mystificateur entend, par sa supercherie, soit amener le public à douter des critères de jugement dont il est supposé user en matière de science, soit l'inviter à se fier à sa compétence plutôt qu'à celle du savant mystifié. La mystification qui passe le plus souvent par la publication d'un texte pourrait alors être lue comme le lieu d'une cristallisation des critères de scientificité supposés admis du grand public et, dans le meilleur des cas, comme un appel au renouvellement de ces critères, - le public mystifié se devant de remettre en cause son jugement. Plus fondamentalement, les mystifications savantes sont la manifestation de plusieurs manières de définir la science et son discours, et leur vogue pourrait coïncider avec les périodes d'affaiblissement de systèmes de savoirs reconnus ainsi que révéler l'instabilité des limites disciplinaires.

On doit cependant au XIX<sup>e</sup> siècle et, plus particulièrement, au *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse, la première définition circonstanciée et extrêmement complète du terme. L'article consacré au phénomène traduit assez bien, par sa longueur et par la multiplication des exemples

---

<sup>1</sup> Jacques Finné, *Des Mystifications littéraires*, Paris, José Corti, 2010, p. 14.

donnés, l'intérêt que prend le lexicographe non seulement à l'action de mystifier mais aussi à raconter des supercheres supposées célèbres. Et le récit de mystification semble s'informer là en un véritable genre narratif. L'article du dictionnaire de Pierre Larousse, en 1874, est représentatif d'un goût manifeste pour de tels récits, que partagea également le vulgarisateur Louis Figuiet et qu'il pratiqua notamment dans les quatre volumes de *l'Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, en 1860.

L'auteur du récit de mystification ne joue pas exactement le même rôle que le mystificateur, même s'il peut décréter qu'une supercherie a été une mystification et, en ce sens, consacrer la mystification comme telle. Il assortit aussi la supercherie de commentaires, ne serait-ce qu'en mettant son récit en forme : la mystification n'est plus seulement une dénonciation parodique de la crédulité du public, elle devient déconstruction parodique d'un type de discours. Il y a plus : celui qui raconte une mystification fait en sorte que son propre lectorat ne s'y laisse pas prendre et s'érige à son tour en une autorité à même de distinguer le vrai du faux, tout en s'assurant que son lecteur ne remette pas en cause la validité de son propre récit.

Les deux espèces étranges des escargots sympathiques et des rats à trompe sont à la fois l'objet d'une mystification et le sujet d'un récit de mystification. L'une et l'autre engagent la réception et la définition de deux grandes « disciplines » scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle : la physique et le magnétisme pour la première, l'histoire naturelle et ses multiples métamorphoses pour la seconde. Les escargots sympathiques doivent leur célébrité et leur postérité à la description qu'en donne Louis Figuiet dans le dernier tome de *l'Histoire du merveilleux à l'âge moderne* en 1860 : Daumier leur consacre une caricature en 1869 et Flaubert s'en souvient au moment d'introduire l'expérience des tables tournantes dans *Bouvard et Pécuchet* pour dénoncer à leur endroit la « mode » des tables tournantes et la manière dont « la Presse offrant avec sérieux ces bourdes au public, le renfor[ce] dans sa crédulité »<sup>2</sup>. Les rats à trompe sont quant à eux les héros de l'un des exemples de mystifications savantes composés par Larousse dans la partie historique de l'article « mystification » du dictionnaire, en 1874.

L'étrangeté même de la forme de ces textes, dans l'œuvre qui les contient, est peut-être paradoxalement l'indice du caractère exemplaire de ces récits de mystification et du rôle accordé à ces supercheres dans l'élaboration de nouveaux régimes de vérité savante. Elle est aussi le signe d'une interrogation récurrente sur la forme du discours savant et sur son lien avec le discours littéraire. Le récit de mystification, sous la plume du littéraire et du vulgarisateur, gagne le statut de fable savante ; plus exactement, c'est de l'intérieur de la fable que s'élaborent les lignes de démarcation du vrai et du faux, en matière de science. Tout se passe comme si la dénonciation de la mystification, loin de conduire à un certain relativisme, devenait la démonstration de la supériorité de la vérité générale de la fable sur les vérités particulières des sciences spécialisées.

---

<sup>2</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, « Folio », 1979, p. 277.

## De la mystification à son récit : vérité et autorité savantes

Les 25 et 26 octobre 1850, Émile de Girardin accepte d'accueillir dans les colonnes de *La Presse* deux articles signés par un autre amateur de tables tournantes du nom de Jules Allix. Ces textes sont publiés en lieu et place des feuillets de vulgarisation savante dont ils empruntent apparemment la forme, sinon le discours. Ils paraissent sous le titre de « Communication universelle et instantanée de la pensée, à quelque distance que ce soit, à l'aide d'un appareil portatif appelé boussole pasilalinique sympathique, par MM. Benoît (de l'Hérault) et Biat-Chrétien (Américain) ».

Jules Allix décrit longuement les principes physiques qui ont présidé à l'invention géniale de M. Benoît et d'un américain qui n'existe pas. La description emprunte son vocabulaire à la fois au galvanisme, au magnétisme animal et minéral et à ce que les deux savants nomment la « sympathie naturelle », voire adamique. Benoît et Biat-Chrétien ont constaté une tendance naturelle, chez les escargots, à témoigner de la « sympathie naturelle » : certains escargots possèderaient la propriété remarquable de rester continuellement sous l'influence sympathique de leurs conjoints. Il suffisait alors d'imaginer une machine, appelée boussole, composée d'une étagère de bois et d'un cylindre mobile sur lequel seraient fixés des escargots affublés, sur leur coquille, d'une lettre de l'alphabet. Si l'on disposait dans deux endroits différents deux machines composées chacune des membres des couples séparés, il suffirait de déclencher chez l'un des escargots une « commotion sympathique » (en approchant de lui, par exemple, un nouvel individu escargotique) pour que s'éveille en lui le souvenir aimant de la moitié avec laquelle il rentrerait aussitôt en contact : et le second de la paire à son tour s'agiterait. Décoré de la même lettre que sa tendre moitié, il ferait apparaître les composantes du mot que le premier expérimentateur formerait.

Un philanthrope du nom de Triat<sup>3</sup> avait accueilli favorablement les découvertes théoriques de M. Benoît et l'entretenait depuis un an pour lui permettre de construire ses boussoles, lorsqu'il exigea d'assister enfin à l'expérience. Celle-ci eut lieu le 25 octobre. Benoît avait alors fait construire deux boussoles dans la même pièce et courait sans cesse de l'une à l'autre machines au point qu'on eut des soupçons sur son honnêteté. M. Triat qui était convaincu d'être le jouet d'une mystification, demanda à M. de Girardin de venir assister à une seconde expérience en exigeant de M. Benoît que les deux machines soient placées dans deux pièces différentes et surveillées par deux expérimentateurs différents. Mais M. Benoît choisit alors de disparaître et Triat fut extrêmement surpris de lire dans *La Presse* le récit par M. Allix, le 26 octobre, du fabuleux succès de la première expérience.

---

<sup>3</sup> Antoine-Hippolyte Triat (1813-1881) fut l'un des précurseurs de la gymnastique scientifique ; il ouvrit à Paris un gigantesque gymnase, sous le Second Empire et rencontra là un immense succès ; l'empereur même était son élève.

La dénonciation et donc le décret de mystification reviennent au vulgarisateur Louis Figuier et au récit qu'il donne de l'aventure en 1860, dans l'*Histoire du merveilleux dans les temps modernes*. Non seulement Figuier emploie le mot de « mystification », mais il décrète sans ambages, à l'orée du chapitre consacré aux escargots, que son lecteur va lire une fausse merveille :

Parmi les faits qui doivent être considérés comme les préludes ou les avant-coureurs des tables tournantes, en France, nous ne devons pas oublier les *escargots sympathiques*, qui pendant tout le mois d'octobre 1850, ont intrigué les parisiens de la manière la plus bizarre. Beaucoup de personnes, et des plus éclairées, ont ajouté foi, à cette époque, aux résultats merveilleux attribués au plus humble de nos animaux, à ce pauvre mollusque, qui n'a guère pour attribut la rapidité de locomotion, et dont on voulait pourtant faire le miraculeux agent d'une correspondance se transmettant avec la rapidité de la pensée, c'est-à-dire avec une vitesse infiniment supérieure à celle de l'électricité<sup>4</sup>.

Cette déclaration ne va pas sans poser problème en ce qu'elle opère un certain nombre de déplacements entre la visée première de la « mystification » de la boussole et la visée de son récit. Dans les propos de l'historien, les victimes de la mystification ne sont pas M. Triat ou même Jules Allix ; elles deviennent « beaucoup de personnes, et des plus éclairées »<sup>5</sup>.

L'anecdote proprement dite est encore précédée d'un avertissement :

Pour expliquer la singulière aberration dans laquelle tombèrent alors beaucoup de personnes distinguées, d'ailleurs, par leur intelligence et leurs lumières spéciales, il faut se rappeler que, de nos jours, la science a produit, par ses applications pratiques, tant d'étonnants résultats, que l'on a fini par croire qu'il n'y a rigoureusement rien d'impossible au génie de l'homme<sup>6</sup>...

Ceux qui s'y sont laissé prendre ne sont donc pas seulement des érudits ou des savants ; ils sont des personnes distinguées « par leur intelligence et leurs lumières spéciales », par où l'on peut entendre aussi les savants spécialisés qui, s'ils sont supposés pouvoir juger de la véracité ou de la vraisemblance des théories avancées dans leur discipline, peuvent se tromper lorsqu'il s'agit de décider de la véracité des hypothèses savantes relevant d'autres sciences ou d'autres savoirs institutionnalisés. Il ne s'agit donc pas seulement, sous la plume de Louis Figuier, de ridiculiser M. Triat (qui a d'ailleurs deviné la mystification et a exigé une deuxième expérience<sup>7</sup>), ni Émile de Girardin, même si le second, comme Jules Allix, est l'un des tenants

<sup>4</sup> Louis Figuier, *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, Paris, L. Hachette, 1861, t. IV, p. 242.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 258 : « M. Triat était parfaitement sûr d'avoir été dupe d'une mystification. Aussi, grande fut sa surprise, lorsqu'il lut, dans le feuilleton de la *Presse* du 26 octobre, le récit de cette expérience présentée par M. Jules Allix comme une démonstration sans réplique de la grande découverte annoncée ».

des tables tournantes et du magnétisme animal contre lesquels Louis Figuier affirme dans la préface de *l'Histoire du merveilleux* avoir voulu lutter :

Le phénomène des tables tournantes a été le signal, dans les deux mondes, d'une éruption de prodiges qui tantôt rappellent avec peu de variantes, tantôt reproduisent d'une manière identique, les actions les plus surprenantes attribuées aux magiciens de l'antiquité<sup>8</sup>.

L'auteur du récit de mystification, le vulgarisateur savant, est aussi celui qui, par ses lumières générales, est le plus à même de juger de vérités générales : le savant spécialisé, expert en son propre domaine, semble ne pouvoir plus prétendre qu'à des vérités relatives et particulières. Se jouent dans le récit une querelle et un décret d'autorité savante : l'expertise du vulgarisateur savant vaut autant pour ce qui concerne la définition de la limite entre les vraies et les fausses sciences que pour ce qui touche à la vérité savante.

Dans le même temps, le vulgarisateur savant, dans son récit, ne met pas son lecteur en position de juger par la raison de la vérité de ses propres dires : il s'érige d'emblée en tenant de la seule vérité et décrète, en même temps qu'il dénonce la mystification savante, sa propre capacité à distinguer le vrai du faux. D'une certaine manière, Louis Figuier joue de la même confusion entre vérité et autorité que celle qu'il condamne chez les savants. Si le public, ne disposant pas des connaissances spécialisées propres à lui permettre de juger de la vérité des découvertes spéciales, ne doit pas s'en remettre aux titres des savants (à leur autorité institutionnelle), il n'a d'autre choix, dans le chapitre des « escargots sympathiques », que de s'en remettre à l'autorité du vulgarisateur qui, par l'humour et l'ironie, l'inclut d'emblée dans la perspective de déconstruction parodique qui est la sienne.

Le lecteur en effet est régulièrement interpellé, au sein même des citations empruntées aux articles de Jules Allix dans *La Presse*, par des signes typographiques ou des citations entre parenthèses qui ne laissent aucun doute sur le ridicule des arguments avancés : trois points d'exclamation, qui sont à mettre au compte de l'historien, ponctuent ainsi la description physique des phénomènes justifiant l'invention de la boussole et l'incise « *Risum teneatis, amici* » conclut le compte rendu de la première expérience<sup>9</sup>.

Le conflit sous-jacent entre les savants encyclopédistes et les spécialistes devient manifeste dans le récit que fait de son côté le littérateur et lexicographe Pierre Larousse de la mystification des rats à trompe.

Les « faits » sont les suivants : un soldat d'Afrique, un zouave, aurait aimé à occuper ses loisirs par des opérations de rhinoplastie sur des animaux vivants. Il aurait notamment réussi à greffer sur le museau d'un rat l'appendice caudal dudit animal et constaté au bout de quelque jour que cette trompe avait une vitalité

---

<sup>8</sup> Louis Figuier, *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, Paris, L. Hachette, 1860, t. I, p. vii.

<sup>9</sup> Louis Figuier, *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, Paris, L. Hachette, 1860, t. IV, resp. p. 247 et p. 258.

propre. Un savant ayant eu l'occasion d'observer ces « rats à trompe » crut avoir découvert une sous espèce jusque-là inconnue de la famille des rats et aurait acheté à prix d'or un spécimen au zouave tout en préparant un rapport académique ou une communication dans des annales du Muséum sans doute. Le zouave, trop gourmand, se mit à fabriquer une multitude de rats à trompe et en proposa tant et tant au savant qu'il commença à se douter de la supercherie : ayant pris des informations sur le zouave, le naturaliste découvrit la vérité de la fabrication des rats à trompe et renonça à temps à sa découverte scientifique d'une nouvelle espèce de rat.

Mais il n'est guère évident que l'on puisse user du mot de « faits » : le récit que donne Pierre Larousse de cette mystification vaut manifestement autant par la forme qu'il prend que par ce qu'il raconte :

Une des plus jolies mystifications est celle dont fut victime un savantissime naturaliste. Nous voulons parler du fameux rat à trompe. Un zouave, pour utiliser les loisirs que le gouvernement lui faisait en Afrique, s'amusa à pratiquer des expériences de rhinoplastie *in anima vili*. C'est ainsi qu'il greffait sur le museau d'un rat l'appendice caudal dudit rongeur, appendice duquel, au bout de quelques jours, il paraissait avoir été gratifié par dame nature en personne. Un savant ayant eu occasion de contempler ce phénomène dont il n'avait pas le mot, bien entendu, se crut comblé de toutes les bénédictions du ciel à la vue de ce *rara avis*, qu'il allait avoir la gloire de révéler au monde scientifique. Il le paya fort cher au zouzou, qui se promit bien de faire entrer en pleine voie de prospérité cette nouvelle branche d'industrie. Quelques jours après, il se présenta à notre savant avec un nouveau spécimen de la sous-famille des rats à trompe. Autre achat de la part du savant. Bref, les visites du zouave devinrent si fréquentes que le savant, si savant qu'il fût, dut enfin se douter qu'il y avait quelque chose là-dessous. Hélas ! ses premières informations firent crouler l'édifice d'immortalité qu'il avait entrevu.

Assurément, mystifier un savant est chose légitime et même louable en soi, attendu que cela lui fait éprouver pendant quelque temps les plus douces, les plus suaves émotions, à la perspective d'une grande découverte, et que l'illusion compense la déception et au-delà. Que sera-ce donc lorsque l'on pourra mystifier toute une Académie, comme en Angleterre ? C'est assurément le chef d'œuvre du genre<sup>10</sup>.

Le plaisir pris par le lexicographe à raconter cette « jolie » histoire est évident : Larousse est en cet endroit autant conteur que savant. La morale très ironique qui s'achève le récit révèle assez bien qu'il n'est pas seulement mis au service de la dénonciation de ce « savantissime naturaliste » qui n'est pas nommé mais qu'il doit servir à la mise en évidence du ridicule des « Académies » et des membres qui les

---

<sup>10</sup> Pierre Larousse, « Mystification », *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. XI, 1874, p. 756.

composent. Le lexicographe se situe résolument du côté du mystificateur qui a pris au piège de son ignorance un savant reconnu par l'institution académique et, par l'humour et l'ironie, engage son lecteur à adopter immédiatement le même point de vue. Se lit là la charge polémique du littérateur contre les experts spécialisés de l'Académie, révélatrice de l'opposition entre les littérateurs et les encyclopédistes (deux termes qui peuvent aisément qualifier Larousse) d'un côté, et, de l'autre, les savants qui ont rang dans les Académies et en incarnent les disciplines spécialisées. Plus explicitement sans doute que dans les escargots sympathiques, le récit de mystification par celui qui ne revendique ni le statut de savant ni celui d'écrivain semble naître d'une inquiétude face à la spécialisation des disciplines savantes ; est dénoncé un monde d'expert ou chacun, en dehors de sa discipline, peut être parfaitement ignorant ; sont aussi consacrés l'encyclopédiste et le lexicographe, en savants aptes à distinguer le vrai savoir du faux. Contre un régime de vérité reposant sur les marques institutionnelles de l'autorité du savant (on accordera crédit à un académicien parce qu'il appartient à l'Académie) se dresse encore un régime de vérité savante reposant sur l'étendue de connaissances générales et encyclopédiques. Et cela se dit à l'intérieur d'un récit qui affiche très explicitement son appartenance à la tradition littéraire davantage qu'historique.

### Poétique de la science

Le récit que donne Larousse de la découverte des rats à trompe se présente, dans le contexte de l'article « mystification », comme une énigme qu'il convient peut-être de résoudre. Il tranche singulièrement en effet avec les nombreux récits qui ont précédé et avec ceux qui suivront où l'auteur du *Grand Dictionnaire universel* prend le soin de situer précisément dans le temps et l'espace les anecdotes racontées et de désigner aussi nommément les auteurs, mêmes célèbres, de mystifications littéraires et savantes. On pourrait supposer que Pierre Larousse fait preuve d'une prudence toute rhétorique en ne nommant pas le « savantissime naturaliste » de son histoire et qu'il suppose peut-être que son lecteur identifiera sans peine ce personnage. Mais tout est fait, dans ce récit, pour ancrer par des indices supposés très clairs, l'histoire dans un temps donné et, dans le même temps, pour empêcher qu'on se contente d'y lire un récit à clef. L'ancrage historique de l'anecdote, dont la véracité devrait être prouvée, se heurte à la portée générale du récit et de la fable. Et l'on constate assez vite, lorsqu'on s'interroge sur les sources littéraires et savantes du récit en tentant de jouer des indices dispersés par Larousse, que l'histoire des rats à trompe est susceptible de receler autant de leçons sur la définition de la science naturelle et de sa vérité que sur la vérité de la littérature.

Pierre Larousse n'est en effet pas le premier à raconter l'histoire du savant trompé par le zouave. De 1848 à 1851, dans *Le Véloce ou Tanger, Alger et Tunis*, Alexandre Dumas avait raconté son voyage en Algérie et en Tunisie et en avait profité pour évoquer la rouerie des soldats du second bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le Zéphir, créé en 1832 et composé essentiellement de jeunes gens

condamnés à de légères peines d'emprisonnement<sup>11</sup>. Les ruses des zéphirs sont l'occasion, pour le voyageur, de se moquer du zoologue et colonel français Jean-Baptiste-Geneviève-Marcellin Bory de Saint-Vincent auquel fut confiée la direction de la commission exploratrice d'Algérie, de 1839 à 1842. Si le colonel n'est plus explicitement nommé au moment du récit, il est cité lorsqu'Alexandre Dumas, en préface à son voyage, fait pour la première fois référence aux fameux rats à trompe : l'écrivain, après s'être livré à un éloge rhétorique de l'Afrique, « terre des enchantements et des prodiges » use de l'étrange animal comme d'un argument :

Enfin, n'est-ce pas en Afrique que l'on a découvert, en l'an de grâce 1845, et que l'on a fait reconnaître à la commission scientifique en général, et au colonel Bory de Saint-Vincent en particulier, le fameux rat à trompe dont nous aurons l'honneur de vous entretenir plus tard ? Charmant petit animal, soupçonné par Pline, nié par monsieur Buffon, et retrouvé par les zéphirs, ces grands explorateurs de l'Algérie<sup>12</sup>.

Le détour par Dumas, pour comprendre la visée du récit de Larousse, n'est pas anodin : Alexandre Dumas souligne au moins que l'espèce du « rat à trompe » est « fameuse » et en inscrit la description dans une généalogie savante (Pline et Buffon). La réécriture par Larousse de l'anecdote racontée par Dumas surimpose à cette généalogie savante d'une espèce incertaine, la généalogie littéraire d'une espèce fictive. Du récit de voyage de Dumas à l'article de dictionnaire composé par Larousse, la représentation du rat à trompe évolue du domaine de la chronique référentielle (et dûment circonstanciée) à celui de la fable dont les protagonistes ne sont pas cités et dont la leçon vaut de manière universelle : le rat à trompe pénètre de plain-pied dans le cercle de la fiction non-référentielle et cependant significative ou vraie<sup>13</sup>. L'étrangeté manifeste, dans le cadre des exemples de mystifications racontés par Pierre Larousse, du récit consacré aux rats à trompe se résout peut-être dans une démonstration de la vérité de la fable qui se distinguerait de la véracité historique.

De la même manière, la présence dans l'*Histoire du merveilleux* du chapitre consacré aux escargots sympathiques est, sinon paradoxale, du moins énigmatique. Frappe d'emblée la discordance entre le caractère en apparence très anecdotique du fait raconté (qui, somme toute, ne préoccupa les parisiens que pendant deux jours) et la longueur du chapitre qui lui est consacré. Cela est d'autant plus étonnant que ce chapitre précède immédiatement celui qui constitue le cœur du quatrième tome et dont le sujet a motivé la composition de l'ensemble de l'*Histoire du merveilleux* : le chapitre XIV étudie la manière dont le phénomène des tables tournantes, venu d'Amérique, a pénétré et s'est développé en Europe.

---

<sup>11</sup> Nous remercions M. Dominique Kalifa qui nous a indiqué cette source possible du récit de Pierre Larousse.

<sup>12</sup> Alexandre Dumas, *Le Véloce ou De Cadix à Tunis* [1848-1851], Paris, Éditions François Bourin, 1990, p. 20.

<sup>13</sup> Alexandre Dumas, *Le Véloce*, Bruxelles, Charles Muquardt, 1851, t. IV, p. 82-85.



La question de la fonction du chapitre XIII, dévolu aux escargots, dans l'ensemble du volume se pose d'autant plus que l'historien semble y déroger aux préceptes qu'il prétendait avoir adoptés dans la préface de son œuvre. Figuiier rejetait alors toute forme de dogmatisme et présentait son ouvrage comme une incitation à l'exercice de la critique :

En suivant ce système, c'est-à-dire en nous préoccupant bien plus de raconter que de dogmatiser, en mettant sous les yeux du lecteur ce qu'ont pensé et écrit sur ces matières des contemporains sincères et éclairés, nous croyons avoir satisfait aux préceptes de la vraie critique philosophique. L'esprit de critique n'est pas, en effet, l'esprit de négation ni de doute systématique, mais l'esprit d'examen, et il ne peut s'exercer que sur des faits bien établis historiquement et décrits avec exactitude<sup>14</sup>.

Si l'historien use bien à l'endroit des escargots de très longues citations des articles de Jules Allix, il les introduit le plus souvent par des jugements sans appel qui d'emblée orientent le point de vue du lecteur.

Très tôt dans le chapitre XIII, avant même que ne soit donnée à lire la description des découvertes théoriques ayant présidé à l'invention de la boussole, Louis Figuiier désigne l'objet du chapitre comme relevant des erreurs et des illusions :

Ceux qui croyaient à la réalité des *escargots sympathiques* faisaient preuve sans doute d'une enthousiaste admiration pour les procédés de la science, mais les connaissances les plus élémentaires en physique les auraient mises à l'abri d'une si grossière erreur<sup>15</sup>.

Le mémoire de Jules Allix est ensuite cité pour être brutalement interrompu et résumé :

Après un fort long préambule, où viennent se mêler, avec peu d'harmonie, les phénomènes physiques relatifs à l'électricité et des citations de la Bible, la découverte de Galvani et le magnétisme animal, les prédications du P. Lacordaire et l'expérience faite en 1845 pour la suppression du fil de retour du télégraphe électrique, l'auteur se décide à aborder son sujet, et il le fait dans les termes suivants<sup>16</sup>.

L'historien qui se contente d'abord de commenter va s'autoriser ensuite à supprimer certains paragraphes, en le signalant très explicitement, puis se résoudre à parler à la place du publiciste. Les commentaires qui rythment le remplacement

---

<sup>14</sup> Louis Figuiier, *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, Paris, L. Hachette, 1860, t. I, p. xii.

<sup>15</sup> Louis Figuiier, *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, Paris, L. Hachette, 1860, t. IV, p. 243.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 245.

progressif de la voix de Jules Allix par celle de Louis Figuier sont de moins en moins nuancés.

Dans un premier temps, la suppression d'un extrait permet au narrateur de l'*Histoire du merveilleux* de feindre au moins de laisser à son lecteur le loisir de juger de la véracité des éléments rapportés :

Nous supprimons ici un paragraphe pour arriver plus vite au phénomène dont il s'agit. Et comme nous serions hors d'état de résumer les idées de M. Allix, nous le citerons textuellement, laissant au lecteur le soin de deviner si c'est involontairement ou à dessein que le nouveau révélateur laisse subsister dans son exposé tant de nuages et d'incertitude<sup>17</sup>.

Dans un second temps, le jugement de valeur tient lieu et place du propos du journaliste :

Ici nous n'accorderons plus la parole à notre auteur pour cause de suspicion légitime. Le récit qu'il donne de l'expérience qui fut faite par Benoît (de l'Hérault) est, en effet, enjolivé de manière à donner une idée tout à fait inexacte de cette expérience et de ses résultats. Ce Biot n'était qu'un être imaginaire, que l'innocente création de l'esprit halluciné de Benoît. Jamais homme du nom de Biat-Chrétien ne s'était rencontré, dans les parages de la jeune Amérique, pour s'occuper, en même temps que Benoît, de la sympathie escargotique, et pour appliquer cette animale faculté à l'invention d'une boussole *pasilalinique, adamique, sympathique* et autres choses fantastiques<sup>18</sup>.

Ce dernier jeu sur les mots et leurs sonorités montre assez bien que l'historien ne se contente pas de s'assurer que son lecteur n'accorde aucun crédit au récit qu'il entend retracer fidèlement. Louis Figuier, en même temps qu'il dénonce dans ses commentaires la supercherie, en parodie les rouages et en déconstruit les règles.

Ainsi le récit de la mystification met-il en évidence, par l'ironie, les règles de l'écriture de la fausse merveille scientifique : l'invention de noms supposés savants par l'ajout de la terminaison en « -ique », l'usage de mots et de formules obscures, deviennent les symptômes de l'invention d'un faux discours savant. Se lit, par la négative, l'élaboration d'une véritable poétique du discours savant et les dangers de cette poétique : identifier les constantes du discours savant, les réduire à l'obscurité de termes complexes et à des tournures informes, revient à livrer à n'importe quel auteur un cadre générique et stylistique vide de sens, qu'il pourra appliquer à n'importe quelle merveille. C'est ici le discours qui fabrique la merveille et non la merveille qui nécessite pour être dite l'invention d'un nouveau discours.

Aux principes stylistiques et discursifs s'ajoutent un certain nombre de contraintes poétiques qui permettent à n'importe quel texte de passer pour savant ;

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 246-247.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 253.

parmi elles figure en bonne place ce que l'on pourrait nommer la vraisemblance scientifique. Une fausse invention peut susciter l'admiration si elle s'inscrit peu ou prou dans la lignée d'inventions contemporaines, si elle joue de la fascination de ceux qui, forts des avancées technologiques contemporaines, croient le savant capable de tout : la manière dont l'historien souligne à deux reprises la création du télégraphe et, surtout, la suppression du fil de retour indique bien qu'il s'agit là d'une « merveille » qui rend possible la communication sans fil à distance.

Si l'ironie de l'historien se transforme au fil du récit en des jugements dogmatiques, si l'auteur de *l'Histoire du merveilleux dans les temps modernes* prend le soin de déroger aux principes d'écriture annoncés pour proclamer à l'orée du chapitre XIII que ce que le lecteur va découvrir est une fausse merveille, c'est sans doute qu'il lui importe moins d'informer son lecteur d'une anecdote amusante que de lui enseigner la manière de distinguer, par le seul discours, les fausses merveilles des vraies. Les « Escargots sympathiques » y gagnent le statut d'une véritable propédeutique à la lecture du chapitre suivant. La conclusion des aventures de Benoît fait d'ailleurs transition avec les tables tournantes et sonne comme un avertissement :

À une proposition si simple, si avantageuse pour lui, si décisive pour son invention, savez-vous quelle fut la réponse de Benoît ? Il disparut, sans donner autrement de ses nouvelles à ceux qui lui avaient prodigué si longtemps des encouragements pour ses recherches et des secours pour sa misère. Nous l'avons vu deux ou trois fois à Paris. C'était un homme maigre et noir, avec une grande barbe et certaines allures d'halluciné. Il est mort au commencement de 1881. Au moment où Benoît quittait ce monde, les esprits américains faisaient irruption en Europe. S'il eût vécu quelques années encore, Benoît était taillé de manière à jouer un grand rôle et à devenir un personnage important dans le mouvement spiritiste qui allait bientôt éclater en France. Mais la Parque cruelle en ordonna autrement<sup>19</sup>.

Plus fondamentalement encore, la mise en évidence ironique des rouages d'une écriture pseudo-savante a, dans le texte de Louis Figuier, une valeur réflexive. En plus de la vraisemblance scientifique ou de l'extrapolation à partir des possibles de la science, en plus de l'usage d'un vocabulaire supposé savant, l'historien dénonce l'usage, par Jules Allix, de figures de style qui sont moins destinées à orner un texte aride qu'à remplacer en le « traduisant » l'exposé de lois physiques. Mettant son lecteur au défi de comprendre les « nuages » et l'« incertitude » qui caractérisent la description des phénomènes physiques présidant à l'invention de la boussole, Figuier retient de l'article de Jules Allix un extrait particulièrement représentatif de l'usage abusif des métaphores et des comparaisons :

Ainsi que j'ai dû déjà le faire pressentir, continue M. Jules Allix, la découverte de MM. Benoît et Biat repose à la fois sur le galvanisme, sur le magnétisme animal et minéral, et sur la sympathie naturelle, c'est-à-dire que la base de la communication nouvelle est une sorte de fluide sympathique particulier provenant de la combinaison des fluides

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 259-260.

galvanique, magnétique et sympathique, mariés tous les trois ensemble, par des opérations et des procédés qui seront décrits plus tard.

Et, comme les différents fluides dont il s'agit varient en raison des êtres organiques ou inorganiques qu'on considère, il faut encore dire que les fluides différents qu'il s'agit de marier ensemble sont : le fluide minéral-galvanique d'une part, le fluide animal-sympathique des escargots de l'autre, et en troisième lieu, enfin, le fluide magnétique minéral et adamique ou humain, c'est-à-dire le fluide magnétique-minéral de l'aimant et le fluide magnétique-animal de l'homme, ce qui fait que pour caractériser la base du système de la nouvelle communication, il faudrait dire qu'elle se fait par l'intermédiaire de la *sympathie galvano-magnétique-minérale animale et adamique*<sup>20</sup> (!!!).

La multiplication et l'extension des mots-valises qui font du texte, malgré lui, une caricature, ne sont pas les seuls éléments frappants dans cet extrait ; il se caractérise par le recours systématique à la métaphore du mariage pour expliquer la manière dont les « fluides » sont conduits. Non seulement ici l'article de Jules Allix parvient, par le seul pouvoir des mots et par la seule logique de la combinaison des mots, à faire exister ce qui n'existe pas (à force de le répéter), mais il illustre aussi l'une des dérives possibles de l'usage de métaphores et de comparaisons pour traduire le langage physique et mathématique. Or ce recours au style pour « traduire » en des termes familiers ce que le lecteur ne connaît pas est justement, comme l'a montré Yves Jeanneret dans *Écrire la science*, l'une des constantes du discours de la vulgarisation savante<sup>21</sup>.

Louis Figuier ne se contente donc pas de déconstruire le discours de la fausse merveille ; il met en évidence aussi les règles de l'écriture du récit de mystification et, en ce sens, donne à lire au lecteur les préceptes d'écriture qu'il a lui-même adoptés, en tant que vulgarisateur savant. Plus exactement, Figuier, par le biais de la critique de l'article de Jules Allix, définit les règles de l'écriture de la vulgarisation savante et dénonce, au sein même d'un texte qui relève de ce type de discours (*l'Histoire du merveilleux* par Louis Figuier), l'usage abusif qui peut être fait de ces règles.

Là s'expriment sans doute à la fois l'aporie constitutive de *l'Histoire du merveilleux dans les temps modernes* et le dépassement possible de cette aporie. Le mot de « merveille » est sans nul doute l'un de ceux qu'ont privilégiés dans le titre de leurs ouvrages les vulgarisateurs savants du XIX<sup>e</sup> siècle. Louis Figuier le sait, qui donnera le récit des inventions modernes, de 1867 à 1869, sous le titre de *Les Merveilles de la science*. L'historien du merveilleux se doit de donner à lire des merveilles sans trop en expliquer les causes ; comme le déclare Louis Figuier dans la préface de son ouvrage : « La négation du merveilleux, telle est donc la conclusion philosophique à tirer de ce livre, qui pourrait s'appeler *le surnaturel expliqué*. Il est évident que dès qu'on l'explique, le surnaturel n'existe plus<sup>22</sup> ». Il s'agit à la fois de composer des merveilles sans trop les réduire, au premier abord, à de banals phénomènes naturels, pour mieux séduire le lecteur avide de merveilles, tout en en

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>21</sup> Yves Jeanneret, *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, 1994, p. 31-40.

<sup>22</sup> Louis Figuier, *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, Paris, Louis Hachette, 1860, t. I, p. xi.

proposant une explication *a posteriori* ; Louis Figuier entreprend, dans son histoire, de donner à lire de véritables merveilles (des merveilles, du moins, non encore expliquées), tout en initiant son lecteur à l'écriture et à la lecture des fausses merveilles, fabriquées par un discours pseudo-scientifique. Il mystifie son lecteur en l'incitant à venir découvrir des merveilles qui n'en sont pas pour mieux l'encourager à revenir sur ses propres critères de jugement en n'identifiant pas immédiatement l'écriture savante à la découverte de merveilles scientifiques ; l'historien identifie par l'ironie et la parodie une forme de discours, une poétique de la science, et montre la manière dont elle peut être dégagée de toute valeur heuristique en l'appliquant, par le biais de la citation, à des objets extravagants.

### **Mensonge savant et vérité littéraire**

D'une certaine manière, Pierre Larousse tend lui aussi un piège à son lecteur en l'amusant et en piquant sa curiosité. L'hyperbole ironique du « savantissime naturaliste » peut être lue comme la volonté de ne pas désigner précisément le savant que le lecteur du *Grand Dictionnaire universel*, nécessairement, connaît et qu'il va immédiatement identifier. Le silence relatif de Pierre Larousse qui ne précise ni l'identité du zoologue concerné, ni la date de l'anecdote, traduit sans doute la volonté de conférer à l'anecdote, en la réécrivant, une portée universelle. Mais les indices semblent suffisamment clairs aux yeux du lecteur contemporain pour que le récit prenne aussi la forme d'une énigme dont les clefs sont assez simples, encore en 1874.

Il n'en demeure pas moins que quarante ans après l'expédition d'Algérie, le récit des rats à trompe peut aussi faire allusion à des développements de l'histoire naturelle auxquels n'avait pu participer Bory de Saint-Vincent. Il s'inscrit dans plusieurs généalogies savantes qui tiennent à la fois à la définition de l'objet de l'histoire naturelle et à son devenir. Il se pourrait que Larousse n'entende pas s'en prendre seulement aux naturalistes de son temps mais souligne, par son récit, des dérives possibles de l'histoire naturelle qui, depuis longtemps, ont été dénoncées par les plus grands naturalistes français.

L'anecdote qui voudrait qu'un naturaliste entende construire sa renommée et sa réputation savantes sur la seule découverte d'espèces inconnues n'est pas sans rappeler la critique que formulait déjà Georges Cuvier, dans la première moitié du siècle, à l'encontre de ces jeunes savants ambitieux qui préféraient courir le monde à la découverte de l'inconnu plutôt que de travailler dans les cabinets du Muséum. Les éloges historiques qu'il rédige et qui sont réédités en 1860 répètent à l'infini le présupposé suivant lequel le progrès de l'histoire naturelle se jouerait en cabinet, au milieu des collections qui seules permettraient des comparaisons aptes à faire ressortir la nouveauté et l'originalité des découvertes accomplies. Adanson devient ainsi, sous la plume de Cuvier, l'ambitieux qui « brûle de se placer » et qui prend le parti de voyager parce qu'il ne connaît « comme la plupart des jeunes étudiants, que

la voie facile de multiplier les descriptions des espèces<sup>23</sup> ». La critique de l'ambition démesurée, dans un cas comme dans l'autre, s'accompagne de la condamnation des méprises commises et de l'incapacité de certains voyageurs à écrire et à composer un texte scientifique à même de convaincre. Le récit de mystification pourrait refléter cet anathème et condamner une certaine pratique de l'histoire naturelle comme ne relevant pas (ou plus) de l'objet véritable de cette science.

D'autant que le rat à trompe, au moment où Pierre Larousse écrit, est une espèce avérée et que prétendre découvrir le « rat à trompe », en 1874, serait une fâcheuse erreur. Dès 1800 en effet, le zoologue anglais George Shaw, dans le premier volume de *General Zoology, or Systematic Natural History* (1800-1826), distingue parmi l'espèce des rats le « *Elephant Shrew* » dit aussi « *Sorex Proboscideus* », originaire du Cap de Bonne-Espérance<sup>24</sup>. Il serait donc fâcheux, sauf à parier comme le faisait Cuvier, sur la trop grande ignorance des naturalistes, qu'un jeune savant prétende découvrir ce qui existe déjà. On peut certes ajouter que l'espèce du rat doté d'une trompe a fait, même après que Shaw a usé de cette dénomination et de cette caractérisation pour distinguer une espèce de rat, a fait l'objet de querelles touchant à la dénomination et à la classification des genres et des espèces. En 1811, dans un « Mémoire sur les espèces de genre Musaraigne et Mygale », Étienne Geoffroy Saint-Hilaire soulignait la confusion régnant depuis Pline et Buffon entre les loirs, les castors et les rats et proposait quant à lui de distinguer les musaraignes de Pline (devenues des rats ou des loirs dans l'*Histoire naturelle* de Buffon) et de classer les spécimens à trompe dans la catégorie des « desman » élaborée par Georges Cuvier à partir de ses études d'anatomie comparée. La précision n'y change rien : en 1874, le nom de « rat à trompe » ne fait pas forcément référence à une espèce inconnue et monstrueuse ; il s'applique déjà à une sous-espèce naturelle connue et, d'une certaine manière, banale. Demeure cependant, pour les moins avertis, le caractère comique et étrange du seul nom de « rat à trompe ».

Le naturaliste anonyme ridiculisé par le zouave est celui qui ne sait pas faire la différence entre une espèce naturelle et une espèce « fabriquée » : se pose alors la question du statut savant, dans les études d'histoire naturelle, de l'analyse des faux et des vrais monstres. Dans son traité de tératologie intitulé *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation*, en 1836, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avait mis à la disposition de la théorie de l'unité de plan de son père sa thèse de médecine, où il plaidait pour la prise en compte savante du monstre perçu comme une anomalie significative des évolutions de la nature. Le médecin consacrait précisément une partie du quatrième tome de sa thèse à s'interroger sur les « faux monstres ». La question engage, dans le domaine de l'histoire naturelle, des évolutions disciplinaires et savantes considérables que l'introduction en France des théories de Darwin, dès les années 1860, viennent sans doute renouveler.

Le récit de mystification de Larousse gagne alors le statut d'une mise en évidence, par le rire, de l'évolution à la fois de l'objet de l'histoire naturelle et des

<sup>23</sup> Georges Cuvier, *Éloges historiques*, Paris, E. Ducrocq, 1860, p. 73.

<sup>24</sup> George Shaw, *General Zoology, or Systematic Natural History*, London, G. Kearsley, 1800, vol. I, part II, p. 536.

frontières des disciplines qui la composent. Cela est confirmé encore par l'usage comique du mot savant de « rhinoplastie ». Dans le contexte historique et scientifique de l'écriture du *Grand Dictionnaire universel*, la mention d'opérations réalisées sur les queues de rat fait immédiatement référence aux travaux d'un savant célèbre, zoologue et médecin, dont les expériences de greffe animale ont eu vocation à comprendre le vivant, à prendre part aux progrès de la physiologie animale et, corrélativement, à relancer le débat sur l'origine du vivant. Sont en effet nécessairement connus du lecteur contemporain les travaux de Paul Bert abondamment cités dans l'article « greffe » du *Grand Dictionnaire universel*.

Les expériences pratiquées par Paul Bert sur des rats ont progressivement mené de l'hypothèse de la régénération des os à celle des muscles et des vaisseaux sanguins et enfin, à celle des nerfs. L'une d'entre elles consiste à couper la queue d'un rat pour la lui réinsérer près de l'oreille. En d'autres termes, l'opération pratiquée par le zouave de Larousse n'a rien de merveilleux ni d'extraordinaire d'un point de vue savant ; elle est acquise depuis 1863 et sa description, dans la thèse de médecine de Paul Bert, intitulée *De la greffe animale. Thèse pour le doctorat de médecine*. Le savant, dans cette thèse, n'entend pas inventer la greffe mais construire à partir de ses propres expériences non seulement un protocole expérimental mais aussi une théorie savante destinée à cerner la spécificité de la greffe animale par rapport à la greffe végétale et à définir ses enjeux scientifiques.

Dans sa thèse, Paul Bert s'intéresse tout particulièrement à la « rhinoplastie », au moment où il retrace l'histoire des expériences de greffes animales. Il voit dans cette opération l'origine des premières greffes réussies avant même qu'un quelconque protocole savant et médical ait été élaboré et étaye sa thèse en citant et en commentant des récits plus ou moins fabuleux de « rhinoplasties », tout en interrogeant la véracité de ces textes. Paul Bert évoque successivement la méthode de la réparation du nez par la peau du front pratiquée par les prêtres indiens et les rhinoplasties de Galien et de Celse. Il signale ensuite qu'il a fallu attendre le XV<sup>e</sup> siècle en Sicile et le développement du châtiment visant à couper des doigts aux voleurs pour qu'enfin un chirurgien italien du nom de Gaspard Tagliacozzo consacre un ouvrage à la rhinoplastie et y décrive les méthodes italiennes les plus efficaces. Les français résistèrent un temps à la méthode italienne et adoptèrent enfin, dans les années 1814, après l'anglais Carpue, la méthode du lambeau réparateur améliorée encore par Velpeau.

En retraçant cette longue histoire de la pratique de la rhinoplastie, Paul Bert s'étonne de ce que certains savants et hommes de lettres n'aient pas pris au sérieux des récits certes peu circonstanciés de rhinoplasties réussies et précise alors le succès que remporta le sujet de la réparation du nez auprès des hommes de lettres. En témoigne un exemple littéraire devenu canonique dans les manuels de médecine depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle et cité, comme il se doit, par Paul Bert :

Il faut lire dans Hudibras, les railleries de Butler, et surtout l'admirable imitation qu'en fit Voltaire, et que je ne puis résister au désir, peu scientifique je l'avoue, de transcrire ici :

Taliacotius,  
Grand Esculape d'Étrurie,

Répara tous les nez perdus  
 Par une nouvelle industrie  
 Il vous prenait adroitement  
 Un morceau du cul d'un pauvre homme,  
 L'ajustait au nez proprement ;  
 Enfin il arrivait qu'en somme,  
 Tout juste à la mort du prêteur,  
 Tombait le nez de l'emprunteur ;  
 Et souvent dans la même bière,  
 Par justice et par bon accord,  
 On remettait, au gré du mort,  
 Le nez auprès de son derrière<sup>25</sup>.

L'auteur ajoute que l'idée du membre mort avec son ancien propriétaire était devenu un sujet littéraire et burlesque traité de nouveau par Edmond About dans *Le Nez d'un notaire* en 1862.

La plaisanterie du carabin ne saurait dissimuler que le mot même de « rhinoplastie », pour tout homme un peu instruit du XIX<sup>e</sup> siècle, évoque une tradition littéraire et philosophique autant que savante. Il est probable que Larousse lui-même, en usant de ce terme, ait songé à Voltaire et à son *Dictionnaire philosophique*. Le récit de la mystification s'ancre autant dans une pratique savante récente (qui lui confère sa vraisemblance scientifique et même sa vérité savante) qu'il s'inscrit dans une lignée littéraire et, plus précisément au moment où Voltaire imite Butler, dans le genre de la satire politique autant que scientifique.

Larousse invente donc le récit d'une mystification sans pour autant tromper ou mystifier le lecteur : il mystifiera le lecteur incapable de distinguer les références littéraires et savantes à partir duquel le texte prend corps. Celui-ci cherchera en vain à décoder les allusions et à réduire le récit à une histoire anecdotique. Le lecteur, suffisamment instruit en matière de sciences et de lettres, distinguera les marques ostentatoires de la fiction et ne renoncera pas pour autant à comprendre la vérité savante d'un texte qui interroge le statut scientifique des vrais et des faux monstres et désigne entre les lignes les grandes évolutions de l'histoire naturelle depuis les années 1830.

Peut-être pourrait-on même affirmer que ce récit de mystification, comme celui de Louis Figuier, a valeur de mise en abyme. L'histoire des escargots sympathiques, tout en dénonçant la manière dont le discours peut créer de fausses merveilles savantes, raconte une merveille scientifique. L'histoire du rat à trompe parce qu'elle ne s'inscrit précisément dans aucun référent géographique et historique, contrairement aux autres récits qui composent l'article du dictionnaire, est, dans son contexte, un monstre textuel qui s'interroge sur le statut des monstres scientifiques et sur la manière dont un lecteur peut statuer, mieux qu'un savant, sur le caractère artificiel ou non de la monstruosité. Comment un lecteur du dictionnaire réagirait-il devant un rat à trompe si même un savant peut être berné ?

---

<sup>25</sup> Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, art. Prior, Butler et Swift.



Il lui suffirait, pour être sûr de ne pas faire erreur, de se fier au seul récit de Larousse.

On ne peut nier que le récit composé par Pierre Larousse emporte par sa forme même l'adhésion du lecteur. Davantage encore que Louis Figuier dans le chapitre consacré aux escargots sympathiques qui, pour sa part, constitue un commentaire en acte de la manière dont le discours savant peut se constituer en un genre non-référentiel, Pierre Larousse se livre en relatant l'histoire des rats à trompe à un véritable morceau de bravoure littéraire. La morale finale permet d'identifier, derrière le récit, le modèle de la fable. Et l'ensemble du récit tendait déjà à ressusciter le modèle poétique de la fable, avec ses métaphores, ses périphrases et ses clichés : le « zouzou », « dame nature » sont autant d'expressions qui font du savantissime naturaliste (ironique par l'hyperbole) un double du geai paré des plumes du paon. Non seulement le littérateur se pose ainsi en écrivain, mais il désigne aussi assez explicitement le caractère fabuleux et imaginaire de son texte qui, telle une fable, sort du cadre de l'anecdote pour gagner le statut d'exemplarité morale ou savante : quelle est exactement alors la leçon à tirer de ce texte étrange qui lui-même s'informe en une mystification, faisant passer aux yeux du lecteur, une histoire vraie pour imaginaire ? Peut-être pourrait-on en conclure que Larousse, comme Figuier en créant des merveilles littéraires et savantes, choisit de se placer au cœur même de la fiction pour dessiner la ligne de partage entre vraie et fausse sciences, tout en laissant le soin à son lecteur de décider si la fiction peut dire le vrai, mieux que l'Histoire.

Les récits des mystifications savantes des escargots sympathiques et des rats à trompe, composés par un vulgarisateur et par un littérateur, ont notamment pour visée de dessiner par la négative les contours d'une poétique de la science et d'en dénoncer, par l'ironie, les risques. Louis Figuier et Pierre Larousse, en creusant l'écart entre la forme de leur texte et la forme des sources dont ils s'inspirent, mettent en évidence les grandes constantes de l'écriture scientifique et suggèrent que la forme ainsi identifiée, vidée de toute valeur herméneutique, est susceptible de créer de fausses découvertes savantes. Le plus surprenant, dans ces récits, est que l'un et l'autre auteurs ne prétendent pas en user autrement : les deux récits de mystification sont aussi des monstres étranges dans le contexte des ouvrages qui les contiennent et adoptent jusqu'à la caricature, dans le cas de Larousse, le principe de l'application d'une forme préconçue à un objet ou à un sujet qui relève d'une autre sphère. Le constat est nécessairement décevant : s'il existe quelque chose comme un genre de l'écriture savante et si ceux qui entreprennent de raconter l'histoire des sciences ne peuvent faire autrement que de l'appliquer, alors le seul critère auquel peut se fier le lecteur, pour distinguer la vraie merveille savante de la fabrication, par le langage, d'une merveille de papier, est de se fier à l'autorité de celui qui écrit. Mais le vulgarisateur et le littérateur deviennent alors ceux qui, paradoxalement, sont seuls à même, dans le contexte de la spécialisation grandissante des disciplines savantes, de juger de la valeur du travail des experts à l'intérieur même de textes qui empêchent qu'on identifie la fiction au mensonge. Les récits de mystification

savante, par leur nature, incarnent encore, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la lutte entre la spécialisation des sciences et la tentation encyclopédique.